

Le lac Echouani

Sandra Gordon

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gordon, S. (2005). Le lac Echouani. *Contre-jour*, (7), 79–82.

Le lac Echouani

Sandra Gordon

Je me souviens d'une bougie en forme de neuf, des chapeaux multicolores en carton et de mon père qui pose ses doigts sales sur le plexus de ma mère. C'était l'automne. Ma mère essuyait la table d'un coup de torchon. Elle fumait une cigarette nerveusement. Je n'avais pas terminé la glace de mon gâteau que je devais aller jouer dehors. En passant par le salon, j'ai croisé le regard d'un chevreuil empaillé. Mon père a parlé très fort, puis j'ai entendu le bruit d'une assiette qui s'est fracassée contre le sol. C'était peut-être une tasse. Ma mère pleurait.

Je m'accoude sur la portière. La fenêtre est grande ouverte. Je monte dans le Nord avec du Jack coincé entre les genoux. Le vent est bon. Le paysage défile lentement. Bruno s'est endormi malgré le chemin de gravier et la vieille suspension de ma Buick Riviera. On dirait qu'il sourit. Je bois une gorgée et je m'allume une cigarette. Il se réveille et m'observe attentivement pendant que je défais le *saran wrap* de mon sandwich au *roast beef*. Il bave sur la banquette. Je lui en file la moitié. J'enfonce la cassette. *Blue Train* de Coltrane. Je donne un coup de poing sur l'enceinte et je grimpe le volume. Bruno a les poils au vent. Il a fière allure.

Pour mes neuf ans, j'ai eu un chien. Je l'ai baptisé Pif. Un jour, je lui ai lancé la balle et elle a roulé dans le garage. Quand j'ai levé la tête, j'ai vu un gros animal suspendu. Du sang coulait sur le ciment. Mon père m'a dit n'aie pas peur, il est mort, il n'y a pas de danger. Je n'ai rien dit, je regardais le cadavre et plus tard, quelques mois plus tard, j'ai pleuré parce que mon père m'avait dit que Pif s'était enfui pendant nos vacances au camping des Trois Sapins. Je savais que c'était complètement faux. Il me disait toujours ton criss de chien, il jappe tout le temps, va l'attacher, et puis il lui donnait des coups de pieds. Oh, je ne l'ai jamais vu, mais je le savais parce que j'entendais Pif brailler d'une drôle de façon. C'était strident. Et puis je le savais parce que Pif baissait les oreilles et la queue quand mon père s'approchait de lui. Une fois, même, il était venu se cacher derrière moi. Et c'est moi qui ai eu la claque.

Bruno s'est réveillé quand j'ai arrêté le moteur. Il y avait des branches tordues contre sa portière alors il est sorti de mon côté. J'ai marché lentement. Les herbes étaient hautes et l'après-midi s'assombrissait. Bruno s'est mis à pisser partout. Les chiens ont une vessie sans fin, ça m'a toujours impressionné.

Le *shack* n'avait pas bougé d'un pouce. La clé était toujours sous le balcon, à gauche du réservoir de propane. J'ai enfilé un gant parce que j'ai horreur des araignées. L'escalier a craqué sous mon poids. J'ai déposé mon sac et l'étui de la carabine tout près de la porte. Ça puait la moisissure. J'ai ouvert les rideaux. J'ai traîné une chaise sur le balcon et j'ai fumé une cigarette. J'entendais le cri des huards et après une reconnaissance des lieux, Bruno s'est assis à côté de moi.

À la vraie tombée de la nuit, la vraie de vraie je veux dire, je me suis éclairé d'une lampe à l'huile et j'ai fait le tour du camp. Dans le coin, près de la fenêtre, il y avait une couchette. Un peu plus loin, un évier crasseux. Un vieux poêle à combustion lente. Une cuisinière au propane. En ouvrant l'armoire pour me prendre un verre, j'ai vu une photographie de mon père et de son frère Clément. À leurs pieds, un orignal mort. Je me suis envoyé une bonne rasade de bourbon et dans le sourire orgueilleux de mon père, je l'entendais encore me dire tu es un sans-cœur mon gars, tu

ne feras jamais rien de bon et sur ces mots, il claquait la porte derrière lui pendant que mon oncle branchait le transistor sur une pile de voiture, tu vas pouvoir écouter le match de hockey mon petit Marc, nous autres, on va revenir dans une couple d'heures.

Je lisais des bédés, je mangeais des biscuits soda et parfois, je buvais une gorgée de gin et je grimaçais. J'aimais bien l'effet que ça me faisait. Je changeais de chaîne parce que le hockey, ça m'emmerdait, et une fois, j'ai entendu une chanson de Claude Léveillée. Je me sentais bien. Quand ils revenaient, je faisais semblant de dormir c'était plus simple. Ils déposaient leur carabine à l'entrée et ils buvaient du gin. Ils parlaient fort et je faisais semblant de ne pas me réveiller. J'étais content quand ils rentraient bredouilles.

Le lendemain matin, Bruno gambadait dans cinq centimètres de neige. La carabine sur l'épaule, j'ai pris le sentier du lac Echouani. À midi, la neige avait fondu. Je me suis juché dans une cache de chasseurs.

J'ai eu le temps de descendre la moitié d'un quarante onces quand j'ai entendu le bruit d'un moteur. Bruno a dressé les oreilles mais j'ai eu le temps de lui dire ça va mon chien, doux, doux, avant qu'il ne jappe à pleins poumons.

Ma mère m'avait dit Marco, tu ne voudrais pas faire la paix avec ton père, il va avoir soixante ans en décembre, et je détestais qu'elle m'appelle Marco, encore plus qu'on me parle de mon père, tu ne veux pas faire un petit effort ? Ma mère avait de magnifiques yeux verts, mais elle était cernée jusqu'aux joues, je ne comprenais pas pourquoi elle y tenait à ce point. Elle l'a aimé, je me suis dit. Il a les cheveux blancs et après ? Tout le monde vieillit. Un passé, ça ne s'efface pas comme ça j'ai dit et elle a répondu, non, elle n'a rien répondu, elle s'est contentée de sucrer son thé. Après le souper, elle a dit tu ne voudrais pas aller dans le Nord avec lui, ça lui ferait plaisir j'en suis certaine, vous pourriez discuter un peu, tu es son seul fils, Marco, et ça a fait tilt dans ma tête, je veux dire, j'ai même vu Bruno qui me regardait.

J'ai lancé le mégot par-dessus ma planque et les oreilles de mon chien se sont dressées encore une fois. Je lui ai caressé la tête doucement et j'ai mis le fusil sur mon épaule. Mon père s'est frayé un chemin entre les branches des arbres et le cri des huards. Le temps s'est figé, j'ai pensé à Bukowski que j'avais lu pour la première fois au lac Echouani. À la vieille pruche toujours flanquée de ses grosses racines déterrées. J'en faisais des autoroutes pour mes petits camions. Puis j'ai respiré un grand coup, ça sentait toujours aussi bon, et en regardant le ciel, je me suis dit c'est beau des cirrus.

Bruno a déplacé mon bras droit avec son museau, je l'ai regardé en me demandant s'il avait fait exprès. J'ai déposé le fusil et j'ai bu une gorgée de bourbon en regardant la neige qui tombait.